

SOUVENIRS

Fine Stekens décéda au mois de juillet 1982. Fripière au Vieux Marché depuis soixante-neuf ans, elle en était la doyenne ; c'était ma grand-mère.

De son vrai nom Joséphine Van Calck, elle débuta au Vieux Marché au mois de décembre 1913 à l'âge de 17 ans, sur les conseils d'une voisine, Emmatche van Jef dit de dochine (l'allemande), qui la persuada et l'encouragea à quitter la filature où elle travaillait depuis son plus jeune âge.

En commençant le marché, elle renouait avec une tradition familiale où les femmes exerçaient le métier de fripière depuis la fin du 18^e siècle.

Sa grand-mère maternelle, Thérèse Debois – fripière également – décéda en 1891 à la place du Jeu de Balle ; elle avait exercé cette profession à l'ancien Vieux Marché et avait tenu échoppe au marché couvert du Palais du Midi (het Metke) avant de s'installer vers 1880 au Vieux Marché actuel en compagnie de sa fille, Marie Dave.

Deux ans plus tard, Marie épouse Jean-Baptiste Van Calck, qui exerce la profession de coupeur de poils de lapin.

Jean-Baptiste Van Calck, qu'on appelait Stekens, était originaire du bas de la ville ; la famille Van Calck s'était dispersée lors du voûtement de la Senne et des travaux d'embellissement des boulevards. En 1905, Jean-Baptiste se fixe rue de la Plume, où il s'installe comme marchand fripier.

Fine naît au mois d'août 1896 rue de l'Economie, elle est la septième de neuf enfants.

Elle commence à travailler à l'âge de neuf ans dans une fabrique de tulle, rue Philippe de Champagne; de cette période elle gardera un souvenir amer toute sa vie.

Ainsi, disait-elle, malgré les longues journées de labeur, les ouvriers l'obligeaient à aller chercher, pendant son temps de pause, des brocs de bière qu'elle avait de la peine à porter ; le bistrot, qui était situé non loin de là, avait pour enseigne un dindon s'appuyant sur une béquille, c'était « het Kalkoenvoetche ».

En 1906, elle commence à travailler comme apprentie bobineuse à la filature Washer, rue de l'Escalier. C'était un bon patron car il lui avait accordé un jour de congé – non payé – pour faire sa première communion.

Après sa journée de travail, elle nettoie l'atelier et les w.c. pour se faire un peu d'argent de poche ce qui lui permet d'aller danser la mazurka (scheufkes) avec ses sœurs aînées à la salle Apollon, rue des Tanneurs et se payer du « schoepekop » avec des frites.

C'est à la salle Apollon qu'elle rencontre son futur mari, Oscar, dit « Oscar van de poussinskes » peintre, natif de la rue de la Samaritaine. Peintre, et non « klacher » (barbouilleur) disait-il. Il est fier d'avoir fait partie de l'équipe de la firme Chambon qui a repeint le Palais Royal de Laeken. C'est à cette occasion que le roi Albert est venu s'entretenir avec lui et ses compagnons.

Ils se marient à la hâte – « het kalf was verdroenke » - au mois de février 1912 et s'installent rue Sainte-Thérèse où naît, au mois de mai, leur fils Henri.

Marie Dave, sa mère, meurt du cancer au mois de juin 1914 à l'âge de 52 ans, laissant derrière elle deux jeunes orphelins ; Fine s'occupe d'eux et de son père.

Oscar est arrêté par les Allemands en 1915 et doit être déporté en Allemagne. Il s'échappe de la colonne de prisonniers à la gare du Midi et se réfugie chez sa sœur Netche, rue Haute, qui le cache dans le grenier du café « bij de Gebreukes ». Il y vit dans la clandestinité jusqu'à la fin de la guerre et roule des cigarettes à longueur de journées pour subvenir aux besoins de sa famille.

Fine va s'installer chez son père rue de la Plume, où naît en 1922 son fils Jean-Baptiste. En 1926, Oscar reprend le fonds de commerce de son beau-père. En 1928, Fine et Oscar occupent tout l'immeuble. Leur loyer s'élève à 325 F l'an tel que le stipule le bail de location du propriétaire, Monsieur Emile Jomaux. Fine continue le marché, Oscar la brocante. Ils quittent le rue de la Plume en 1963 pour cause d'expropriation et s'installent rue de l'Hectolitre où ils continuent chacun leur commerce et où ils finiront leurs jours.

J'ai passé toute mon enfance chez mes grands-parents et j'en garde un souvenir toujours vivace.
Ce sont eux qui m'ont appris le merveilleux et savoureux patois bruxellois.
Ce sont eux qui m'ont appris à vivre.

Où est le temps où je faisais les « comiskes » chez Bertha « van trapke af » dit de wolline ou bien chez Mariatche « Schaaveiger » ou encor chez Maria « van scheile Toone » ?

Où est le temps des Agnessens, Sarton, Vyncke, Van Campenhout, De Bruyn, Franck, Spaens et les autres... ?

Toute une époque !

Antoine Massin